c’est la colère des océans troubles
la mer féroce qui frétille
on plonge-tu bientôt? on se gâte-tu bientôt? on se cache-tu
[*pour être au chaud?*
non?

Baron Marc-André Lévesque,
C’est la faute à on-ne-va-pas-dire-c’est-qui, p. 7.

Le Pied
REVUE LITTÉRAIRE
HIVER • 2013

Le Pied est la revue littéraire des étudiants en littératures de langue française de l'Université de Montréal. En ligne : lepied.littfra.com

Le Pied reconnaît l'aide financière de la Fédération des associations étudiantes du campus de l'Université de Montréal (FAÉCUM) par l'entremise de son programme Projets d'initiative étudiante (PIÉ).

Rédaction
Roxane Desjardins, *rédactrice en chef*
Jean-François Thériault, *secrétaire de rédaction*
redaction@lepied.littfra.com
Association des étudiants en littératures de langue française de l'Université de Montréal
3150, av. Jean-Brillant, local C-8019, Montréal (Québec) H3T 1N8

Correction et révision
Leilah B. Da Costa, *éditrice*
Karianne Trudeau B., *éditrice*
correction@lepied.littfra.com
Comité de lecture : Chrystèle Desmangles, Philippe G. Veillette, Amélie Hébert, Rose Carine Henriquez, Hélène Laforest, Rosemarie Savignac

Correction des épreuves
Laurent Blanchet, Roxane Desjardins,
Justine P. Ledoux

Collaborateurs à ce numéro
Alexie André Bélisle, Raphaëlle Beauregard, Mayra Bruneau Da Costa, Victor Costa Lima, Marianne Côté-Beauregard, Roxane Desjardins, Émile Dupré, Félix Durand, Philippe G. Veillette, Audrey Eve Langevin, Perrine Leblan, Baron Marc-André Lévesque, Tessa Morin Cabana, Mikella Nicol, Marie-Josée Ouellet, Alexandre Roy, Rosemarie Savignac, Karianne Trudeau B.

Diffusion et organisation des événements
Geneviève Locas
evenements@lepied.littfra.com

Rédaction web
Alex Tommi-Morin
web@lepied.littfra.com

Graphisme et impression
Mardigrafe inc.

Infographie
Marc-André Cholette-Héroux

Illustration de la couverture
Coco-Simone Finken

Dépôt légal
Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2013

Les textes de prose (essai ou création) soumis doivent être d'au plus 1500 mots; les textes en vers ne doivent pas excéder quatre pages. Les textes doivent être soumis en format .doc par courriel à l'adresse redaction@lepied.littfra.com avec « soumission de texte » comme objet du message. Le nombre de mots et le nom de l'auteur doivent être indiqués dans le document. Tous les textes seront sujets à une révision littéraire à laquelle l'auteur participera. L'auteur doit donc être disponible pour une rencontre dans les semaines qui suivent la date de tombée. Pour connaître la date de tombée du numéro d'automne 2013, rendez-vous sur lepied.littfra.com.
Le Pied en ligne (lepied.littfra.com) diffuse tous les textes de la revue imprimée ainsi que des textes inédits. Pour soumettre un texte à la revue en ligne, envoyez le document à web@lepied.littfra.com. La longueur maximale pour le Web est 1500 mots; pour un projet de plus grande envergure, il est préférable de consulter le rédacteur web d'abord.
Le Pied est aussi sur Facebook (Revue *Le Pied*).

PERMANENT
BIOGAZ ÉNERGIE
Ce document est imprimé sur un papier certifié Éco-Logo, blanchi sans chlore, contenant 100 % de fibres recyclées postconsommation, sans acide et fabriqué à partir de biogaz récupérés.
Cette revue a été mise en page avec le logiciel libre Scribus, version 1.4.

SOMMAIRE

Au lecteur 5

PROSE

Gueule de bois – *Rosemarie Savignac* 6
Écrire et le crier – *Marianne Côté-Beauregard* 9
Les traces indélébiles – *Marie-Josée Ouellet* 11
Cartographie de l'indicible – *Karianne Trudeau B.* 14
Automnale – *Mikella Nicol* 16
Ça a brisé – *Alexie André Bélisle* 19
La révélation – *Victor Costa Lima* 23
Portrait d'hiver – *Audrey Eve Langevin* 26
La bouteille et la mer – *Perrine Leblan* 28
Délirium – *Alexandre Roy* 32
Symphonie de ruelle – *Tessa Morin Cabana* 39

VERS

C'est la faute à on-ne-va-pas-dire-c'est-qui – *Bon Marc-André Lévesque* 7
Couper nos cœurs à la cuillère – *Mayra Bruneau Da Costa* 21
Le buzz vu à l'envers tient par la peur – *Émile Dupré* 35
Je suis tannée d'avoir mal au ventre – *Roxane Desjardins* 41
Cinéma – *Philippe G. Veillette* 44
Suite pour habiter – *Philippe G. Veillette* 45
Il n'y aura pas d'autre appel – *Raphaëlle Beauregard* 48
Smog – *Félix Durand* 50

Au lecteur

au détriment de la ponctuation et de l'échafaudage

c'est quand je suis quelque chose qui ne s'endure pas
quand tu restes aveuglément sourde
quand tu pars en cris d'un corps pis de l'autre en échos fracas
que j'ouvre les jambes à me les déchirer dans l'air du temps
que s'éreinte ma voix trompe-l'œil
ma plainte viscérale, mon trop-plein-à-dire qui calcine ma gorge
lorsque ma tête saturée s'emballe, s'emporte et dégénère
que j'agonise de vivre si fort
que toi tu tournes dans mes yeux fermés
et quand je n'avance plus qu'à demi-pas
pour me perdre au fond du cirque de ta robe
que tu te fais encore dure de la feuille
alors tu effeuilles religieusement mes passions d'un air entendu
quand je baye aux corneilles et que je tends la main
à ceux qui s'embrouillent derrière les draps tendus
du métier à rapetisser bien verni
aux grandes poutres les grands moyens
alors je prends mes cliques et te claque ma nonchalance au visage
le Saint-Laurent a le feu aux poudres, ma chérie
ça finit de même.

Gueule de bois

Rosemarie Savignac

Un dépanneur chinois me défonce le crâne. Mes paupières grincent dans leurs gonds. Vivement le métro sur mes viscères, le hara-kiri dans mon ventre.

On aura trop dansé; j'en ai le nombril étourdi. Des lèvres inconnues au bout des doigts me régurgitent la lumière des toilettes publiques. Des cheveux s'embroussaillent dans ma gorge.

J'ai l'aurore sur la pointe des pieds.

C’est la faute à on-ne-va-pas-dire-c’est-qui

Baron Marc-André Lévesque

ça me plus que trotte
ça me galope dans la tête
comme des chevaux en fête en furie
c’est un train qui fait shaker les montagnes
ça grogne ça crée des craques des crêtes

ça brise les murs du fond sans freiner

fonce et défait l’armure par en dedans
c’est une parade
les mots brassent et bardassent
les troubles se tassent
ça chiale cette idée-là
ça chiale fort ça braille en joual intime ça forge les films dans ma tête

brise l’infini en attendant le naufrage de mes mots

l’aveu frôle les ruelles qui creusent mon front
cambriole les poubelles ça abuse les ponts entre nous c’est brutal
on cogne les coches on dynamite les dix mille millions de rocailles
fruits des foudres broyées par les titans
on garroche les chaises au travers des fenêtres
ça marchait plus de toute façon

c’est la colère des océans troubles
la mer féroce qui frétille

on plonge-tu bientôt? on se gâte-tu bientôt? on se cache-tu pour être
[au chaud?
non?

t'en as pas assez, t'en veux plus?
tu vas voir l'avion va s'en aller de moi si je m'emporte
il fera jaser les nuages va faire des vagues dans la pluie
dévisser au passage les coudes des portes et puis
trébucher au sol envoyer voler les chapeaux

mais c'est déjà le début

l'idée bondit du cœur aux tempes
trempe dans le *beat* d'un clin d'œil
le tien

brûlons, ma belle, brûlons
c'est la fin du confort
fais donc briller une fois et quart
mes barils de Baron mes bombes de blues
ou bedon Ba-Boum d'un bord ou de l'autre
ça va exploder, oui avec un D c'est plusse fort
on va virer la table de bord, oh, princesse!

personne va te croire
que c'est sorti de même pour vrai
en milliers de petites gouttes de feu la première fois
éparpillées partout débordées la première fois
sans épargner le nous sans doser la première fois
que je t'ai dit

je t'aime

Écrire et le crier

Marianne Côté-Beauregard

Parce que le silence est jamais vide, qu'au plus semblable il est rempli de solitude.

Qu'on cherche une voix pour mieux dire.

Écrire peut-être.

Écrire mais surtout le crier. Graffiter en entier les murs du silence, les couvrir de brouillons pis de ratures, des plus beaux vers accolés aux pires rimes écaillées. Écrire pis, dire pis, percer le silence d'une langue d'abord bégayante, qui, oui, se trompe parfois et souffre souvent du regard des autres presque autant que de leur surdité. Poignarder le silence d'une langue imparfaite et mâchonnée, mais présente et vivante, ancrage d'une réflexion véritable qui prête le bras et l'oreille à notre dignité, la vraie, mise à mal. D'une langue de sentiments, de sens commun, qui sait se faire entendre pour que la bienveillance soit saisie et qu'on en partage un jour le goût.

Pis quand le silence sera saturé de ratures, quand il restera plus de place pour une lettre minuscule; poursuivre encore de nos accents, de nos interrogations. Que l'espace collectif soit souligné, qu'il y ait pas un tabou qui soit laissé en suspension. D'une mémoire encrée, décocher une flèche-alarme, durcie des larmes de tellement, pis frapper en plein cœur le cadavre social. Son silence corrosif, le remplir de bord en bord avec la poésie d'un joual sale, d'un parler écorché pis démaquillé. Que ce silence-là on le fasse déborder, qu'il éclate avant la vraie colère. Qu'il éclate, pis qu'on soit éclaboussés, tous, de tout ce qu'il contenait. Que pour une fois, enfin, on puisse pas se dessiner d'autre sortie que de ressentir. Qu'on en ait les mains tachées, sans possibilité de se blanchir la conscience à rabais. Surtout qu'on se rende compte, l'espace d'une parole ou d'un cri, de quoi l'autre est grugé, pis

dans quoi on est en train de se noyer.

Mais on n'arrête jamais de s'inventer bâillonneurs. Devant l'omerta universalisée, même pas besoin de se boucher les oreilles, il reste plus rien que les yeux, pis on se les scelle à deux mains pendant que beaucoup serrent les dents. Qu'on s'en mette les mots à la bouche, pis qu'on les métisse, à la fois souples et serrés, en bons tisserands sociaux. Qu'on essaie un peu de penser un mal pluriel par des mots singuliers, quitte à s'en tuer le sommeil. Tant que le rêve survit. Tant qu'un écho de rêve survit.

Pas de faute ici sinon que de se taire.

Les traces indélébiles

Marie-Josée Ouellet

« […] il faut aimer l'art auquel on a consacré sa vie,
il faut l'aimer avec toutes ses singularités. »

Dès l'instant où mes yeux l'ont croisée, cette réflexion de Mikhail Romm a carambolé les deux pôles de mon entendement. En la lisant, sans vraiment comprendre tous les pourquoi de mes comment, j'ai compris. J'ai compris les motifs qui m'ont exhortée à laisser en plan ma vocation d'architecte. J'ai compris, par compas et par mesure, les maux de mon adolescence, ceux qui, maintenant, se répercutent en mots dans ma pratique quotidienne, une carrière artistique que je bâtis avec soif, sans boue ni crachat. Hier encore, j'étais une glace sans tain…

Jour 01. J'avais ouvert le téléviseur en quête de dessins animés (naturellement, le huitième art dort toujours à cinq heures du matin), puis avais entrepris de donner le coup d'envoi à ce qui deviendrait mon rituel pour le reste du mois : maquiller la grisaille de mon regard, raidir l'indiscipline de mes cheveux, vêtir la ténuité de mon corps, brosser les non-dits entre mes dents.

Tous les jours. Sept heures trente arrivait et le taxi passait nous prendre. Six minutes plus tard, nous nous retrouvions assises autour d'une longue table ovale. Il aurait été possible de trancher les tensions de mon mutisme tant elles étaient palpables. Cachée derrière ma boîte de Spécial K, je remuais méthodiquement mes céréales, les imbibant de lait écrémé, et dévisageais mes kiwis coupés soigneusement en lamelles. Mes joues, creuses et rubicondes, consumaient tout ce qui restait de mon sang-froid. Je vacillais devant mon déjeuner, prise du vertige d'apercevoir le fond du bol : la peur de me retrouver au-dessus d'un vide commandé contre mon gré. J'aurais voulu m'éclipser,

m'esquiver de la réalité, ma réalité… Comment se retrouve-t-on muré dans l'enceinte verte et jaune d'une clinique située à 305 kilomètres de sa bulle lénifiante?

Jour 08. Postée entre le réfrigérateur et le four à micro-ondes, intimidée par leur carrure, j'ai cru que je ne me sortirais jamais plus de cet abîme. On m'avait invitée au combat : ingurgiter une demi-tasse de vermicelles aux épinards. Coup sur coup, j'ai regretté d'avoir donné mon aval au défi et d'avoir désobéi au Léviathan vautré au creux de mon estomac. Braqué sur moi, son œil transcendantal me passa au crible sans le moindre scrupule. J'étais coupable, coupable de m'être repue. La balance ne me pardonnerait pas mon infidélité. Pourquoi le ferait-elle? Plus tard, prise dans l'espace réduit de ma nouvelle chambre, j'ai sauté sur place avec rage pour élégir ma forfaiture, faire s'envoler des calories. Je m'ankylosais de musique pour oublier les événements de la journée, me harassais de rock pour taire ma vérité. Par chance, j'avais mon lit pour voguer vers le lendemain.

Jour 17. J'ai fui la clinique au pas de course. Une course ornée de petits layons, bordée de bocages touffus, longeant un ruisseau mobile. Les échos de mon enfance ont résonné en moi, des rires ont égratigné le revêtement bitumeux sur lequel je courais. Les éboulis de mon estime m'ont ramenée à bon port, pour ne pas dire à la case départ. J'ai regagné ma chambre, mon repaire clinicien, puis j'ai écouté tout ce que mes thérapeutes, mes mystères et mes boules de gomme avaient à me dire.

Les semaines ont déferlé, les mois, les années…

Aujourd'hui, donc, j'ai compris. J'ai compris qu'on se relève de la maladie, mais qu'elle ne cesse de nous obséder. Penser à mon mal, rêver du mal passé, c'est le servir, le regarder subsister. Mon ombre m'a décousue. À certains égards, vulnérable, j'ai mal encore. Perspicace, brillante, liante, je suis à la fois l'ouest et l'est. Mon pendant efflanqué ne me quitte toujours pas. À dire vrai, il ne m'a jamais délaissée et ne saura le faire. Mais, en toute équité, il a su m'accorder son salut.

On peut panser nos plaies, corriger nos défectuosités, tout comme on nous absout nos erreurs vénielles. En revanche, nos cicatrices portent leurs histoires à perpétuité. L'auteur est celui qui se réinjecte continûment ses mémoires, expectore sur papier ses obsessions à défaut de les ravaler et de s'empoisonner. Et l'architecte, incarnation de la droiture, de la spécificité, du devis, voilà un artiste sans faille.

Or, j'ai une faille.

Conséquence : je suis auteure.

Cartographie de l'indicible

Karianne Trudeau B.

45.500 45° 30'N | -73.600 73° 35'W
L'endroit des ce-qui-aurait-pu-être alors que tu n'auras vécu que les ce-qui-a-été.

Tu as des envies d'une gare sans train à regarder partir, d'un tableau de ce qui ne peut pas être. Toujours il faut dans ton corps une grande déchirure comme une bataille perdue. Comme un grand cri qui n'arrive pas à naître. Il y a des littoraux où tu n'accosteras pas, il y a du temps que tu ne vivras pas, des gens partis qui ne te reviendront pas. Savoir s'accorder, cela n'est pas pour les corps démembrés.

Parce qu'entre l'horizontalité et la verticalité, ton corps balance. Tu voudrais peut-être, seulement, une épaule où poser la tête, en espérant l'ailleurs où ce n'est pas permis d'être. Et tu attends, tu comptes les heures comme autant de saisons qui passent sans les voir, tu les traverses, incertaines, une à la fois, sans savoir si la suivante arrivera comme une poignée de cailloux, sans savoir si après l'angoisse il y aura la géographie des rencontres de hasard. L'autre est comme une petite mort sous les talons, et tu subsistes, demeures, persistes à vivre à peu près dans les nuits holographiques qui n'ont plus de lune. Décors de fin du monde.

Tu es là, trop petite par en dedans, et ça te fait des drôles de chairs. Rien que des enfants à naître de ton corps interdit. Tu voudrais gagner une heure, t'anesthésier. Des éclats d'obus traînent sur le plancher. Tu as dans les yeux des images bleues qui te les donnent, les bleus, qui laissent des sillons de petits couteaux qui te rongeront les joues jusqu'à la moelle, comme si elles n'étaient pas déjà un peu minces, tes joues. Et tu traînes ta peau à fleurs grises, avec les chagrins de tes hivers qui se suivent et se ressemblent, avec une faille qui te scie en deux comme autant de brisures de cratères de loin d'ici; c'est du sabotage et ça n'en finit plus de t'achever.

Dans la glace de l'autre côté des quais : l'éclat d'une existence rapetissée malgré soi ne t'est pas quelque chose qui se supporte. Il y a peut-être trop de façons de dire que tu n'es pas ce qu'il aurait fallu. Tu penses à une cravate et à un nœud qui coule, à une farce qui fait sourire comme un clown triste.

Automnale

Mikella Nicol

Tu sais, quand on te fait l'amour mais que tu n'y crois pas vraiment…

Hostie.

Ça me fait de la peine de voir que lui fait tout ce qu'il peut, avec le bassin. Je veux dire, je le vois vraiment qu'il fait des efforts. Mais je n'ai pas la tête à ça. À vrai dire, je n'ai même pas *envie* d'avoir du plaisir. Si on n'était pas en couple depuis presque deux ans, je lui demanderais de partir maintenant.

Je regarde trop le plafond. Je ne veux pas voir l'expression de la jouissance sur son visage. Des fois, j'oublie de soupirer comme il faut le faire et tout devient trop silencieux pour être naturel. Je me déteste.

Des fois, j'essaie vraiment fort. Je le jure.

Mais souvent, je n'essaie plus. Les fameux « à quoi bon » qui saturent mon air, habitent ma place définitivement, peut-être, je n'essaie même pas un peu. Ce n'est pas que je n'en aie rien à faire, je ne sais juste plus quoi faire avec. Avec *tout ça,* je veux dire.

L'absence d'émotion, c'est le pire. L'indifférence qui émane de moi. Je respire le détachement. L'intérêt que je sens comme une chaleur qui me quitte, une vapeur que je dégage en séchant, à la sortie de mes longs bains. Une étonnante indifférence quand j'assiste à ces cours, interminables, qui bourdonnent dans mes oreilles de la même façon que mon réfrigérateur dans la cuisine sale et collante de NDG. Le vacarme du métro que je n'entends plus. L'indifférence sidérante avec laquelle je me déplace trop longtemps pour aller vendre mon sourire à cette boutique dont les intérêts me sont étrangers, comme les miens lui sont futiles. L'indifférence avec laquelle je ressens la fatigue, la lourdeur de mon corps. La paresse qui s'est accumulée en moi comme dans un entrepôt plongé dans le noir.

Je pense que ça y est, mais non. Il m'embrasse et je ne réagis pas assez vite. C'est un baiser à sens unique. J'avais presque oublié ce

qu'on était en train de faire, ensemble.

Je ne peux m'empêcher de penser à mes errances au creux de l'appartement vide… je cherche souvent la pièce la plus chaude. On fait vite le tour de notre 4 ½. Le propriétaire n'a pas démarré le chauffage encore, et ça fait des semaines que je me cache sous toute la laine de ma garde-robe. Le nez pourrait me tomber. L'humidité, « ça donne frette jusqu'en dessous du linge, jusqu'aux os », dirait ma mère.

Je superpose, j'additionne. Une deuxième paire de bas.

Le four est plein de miettes, la poubelle pue. Je les regarde tous les deux, puis la guenille, mais je suis lasse. Je fais bouillir de l'eau, j'y lance une poche de thé que j'oublie trop longtemps, perdue dans le vague de l'averse, dehors, dont j'entends l'écho par les fenêtres mal isolées. La poche de thé se détrempe, les feuilles gonflent, je rajoute du lait pour masquer l'amertume. Mes mains se réchauffent sur la tasse. Je mets mon visage dans la vapeur montante un instant. Il y a de la condensation sur mes joues. C'est le *high* de ma journée.

Et je me dis que je devrais écrire.

Je ne le fais pas.

Je me dis que je devrais au moins lire. Les bouquins me glissent des mains, les yeux me ferment, un après-midi passe, et moi, je me suis endormie. Le temps même s'écoule avec flegme, il me laisse derrière, je n'essaie plus de le rattraper.

Mon chum dit que c'est parce que l'été est parti avec la lumière. Il dit que tout le monde est triste, l'automne. Il m'achète des bouteilles de vitamines en gélules que je dois prendre pour remplacer la vraie lumière du jour. Et il continue de me raconter l'histoire des gens tristes tandis que je grimace en avalant ses remèdes. Il dit qu'ils errent dans leur logement, qu'ils repoussent du bout des doigts les factures arrivées par la poste, qu'ils fredonnent la même chanson de Cohen, toujours, qu'ils ne font plus la lessive et se perdent dans leurs vêtements vieux et chauds. Mon chum dit que c'est normal et ne se fatigue pas de me voir aussi blanche que la neige qui s'empilera bientôt par-dessus les trottoirs sales et gluants de la ville. Aussi froide. Je ne peux pas lui dire que, depuis quelque temps, mon corps réagit plus fort quand je fais passer avec hâte une tasse de café entre mes lèvres que lorsqu'il me fait l'amour. Je ne peux pas lui dire que je l'aimais plus fort quand je

m'imaginais encore qu'il allait me sauver.

Je pense que je me suis endormie. Quelques secondes seulement, peut-être, j'espère. Il est là à expirer de joie couché sur mon corps étonnamment inerte, déjà à moitié endormi, à flatter un coin de l'oreiller qu'il prend peut-être pour ma peau.

C'est la tombée de la nuit. L'appartement est toujours aussi vide.

Je ne peux pas croire que ça y est, que nous allons passer une autre nuit collés, moi à ressasser des riens qui me font peur, lui à rêver comme un insouciant. Et que demain, il me trouvera mignonne quand je me lèverai toute nue avec mes bas de laine, et que je dirai sans conviction que je me trouve grosse ou dépeignée. Il va partir en m'envoyant des bisous par la fente de la porte comme on le faisait avant, quand ça comptait encore.

Et je resterai à penser à des mots qui ne trouvent pas leur chemin jusqu'à l'extérieur du corps que j'ai délaissé déjà. L'automne me prend de force avec ses ciels gris foncé et je me roule sur moi-même pour ne plus avoir froid.

Ça a brisé

Alexie André Bélisle

Il est trois heures du matin, il crie, je ne sais pas pourquoi il crie, je crois qu'il ne le sait pas non plus. Ça me donne envie moi aussi de hurler, d'être fâchée, de devenir folle peut-être, pour les mêmes raisons que lui c'est-à-dire aucune sauf celle d'être incapables de se rendre heureux.

Je n'avais jamais compris comment un homme pouvait en arriver à battre une femme dont il était amoureux, mais maintenant je comprends. Je comprends qu'un homme qui sent glisser entre ses doigts la femme qu'il aime ait envie de reprendre le dessus, de s'en prendre à son corps puisqu'il réalise bien que ce n'est que de cette façon qu'il arrivera à atteindre sa tête. Il ne me bat pas encore mais ses mains parfois se serrent, c'est comme un spasme, il en a envie je le vois.

Je les avais bien vus dès le début les trous dans ses dedans de coudes, mais je croyais que c'était les seuls. Il me semblait que c'était des trous refermés, des trous qui disaient « regarde j'ai été un peu punk-trash mais maintenant je suis bien, tu peux même me présenter à ton père. »

Finalement les trous ne sont pas juste dans ses dedans de coudes, ceux dans sa tête et surtout dans sa vie sont pas mal plus gros que la circonférence d'une aiguille.

Pas de mère, pas de père, pas de job, pas de but, pas de j'men-vais-quelque-part, même pas une cousine lointaine pour lui souhaiter bonne fête en retard. En fait, il y a tellement de lacunes dans sa vie qu'il en est réduit à ça. Dans ma lancée je-suis-dans-un-couple-normal, je lui avais trouvé un surnom *cute* : Chocolat. Chocolat, disais-je, c'est un trou béant, c'est de l'air en fait.

J'aurais pu, j'aurais certainement dû partir quand je me suis aperçue qu'il avait rien à m'apporter, que j'allais au mieux me tanner et le laisser là, au pire m'accrocher et souffrir. Je me suis dit plutôt que

Mère Teresa avait commencé quelque part tsé, et que j'étais forte et capable de l'aider. Que si je faisais assez d'efforts on serait un couple-comme-tout-le-monde.

J'ai réussi pendant un temps mais aujourd'hui j'ai décidé que c'était trop ou plutôt que c'était trop de pas assez et je lui ai dit « c'est fini mon Chocolat, je peux pu ».

Il le voit bien maintenant que je l'écoute pas, j'ai pas pensé à garder mes yeux fixés sur lui afin de faire semblant que je l'écoutais pendant que je pensais à nos débuts de couple-comme-tout-le-monde.

Ses yeux se teintent d'une drôle de couleur, ses poings se referment, je pressens le coup, je crois qu'il se dirigera sur ma joue pour commencer, je crois que j'aurai mal plutôt au cœur qu'à la joue, mais ça reste à voir.

Couper nos cœurs à la cuillère

Mayra Bruneau Da Costa

On voulait assassiner le temps et devenir des étoiles
on aimait mieux mourir que devenir des adultes
souffrant en silence de notre syndrome de Peter Pan
je détestais vivre autant que je t'aimais

ouvre les yeux
tu ne rêves pas
tu es grande maintenant
et les maisons sont pleines d'hommes tristes
qui rêvent de balades en forêt
et les forêts sont pleines de pendus
de petits garçons prêts à te briser le cœur en deux
pour t'appartenir l'espace d'un instant

ouvre les yeux
on ne va pas mourir d'une épopée grandiose
on va survivre comme tout le monde
et tu riras de ces hommes fous
fiers d'avoir perdu tout l'éclat dans leurs yeux
et moi comme une prostituée
je me vendrai pour un trop beau pour vivre
à répétition
jusqu'à l'ivresse

viens je m'en vais
je ne peux pas rester là où j'ai mal d'avoir vieilli
prends ma main
ces autres mondes sont si près

j’apprendrai à t’aimer dans toutes les langues du monde
je prendrai nos rêves en otage jusqu’au bout de notre sang
et tout aura alors un sens
à tout jamais un sens

Alexe tu seras ma religion et je te prierai sans cesse
tu seras fête et chaque jour nous nous déballerons

La révélation

Victor Costa Lima

Coups de pied au ventre. Retour à la réalité. Petit tyran en moi qui, toujours, m'empêche de rêver, me rappelle sa présence. Comment l'oublier? Quelques instants encore, je me vois courir nue, le visage éclairé. Soleil qui me réchauffe et brise qui me pénètre. J'en jouis. Jamais Frank ne me fera autant plaisir. Son horrible membre m'apparaît soudain, j'en frémis de dégoût. Qui l'aurait cru? Comme je voudrais me revoir à vingt ans pour me dire : « Mais quelle conne! Que fais-tu? » Comme les pucelles sont naïves! Elles se jettent sur le premier venu, pleines d'illusions! Puis, cinq ans plus tard, trop lâches, elles se laissent tout bonnement engrosser. Bête stupide servant à procréer.

Je cours nue et me retourne. Je ne souris plus, je me regarde m'éveiller sur le lit, brusquée par la douleur. Elle s'efforce de me garder dans sa tête, mais mes traits ne sont plus si précis, ils s'évaporent, deviennent brumes. Je comprends tout de suite ce qui va suivre. Déjà je disparais. Je souris une dernière fois. Tant pis, ce n'est pas grave. Voilà ce que je veux lui dire, mais c'est faux. Je me réveille. Encore une autre journée. Pourquoi?

Pourquoi vient-il me voir? Ne sent-il pas que je n'ai aucune envie de lui parler, de le sentir, de le toucher? Son odeur d'après-rasage m'écœure. Non! N'approche pas. Je lui tourne le dos, me retourne dans mon lit pour éviter qu'il ne m'embrasse. J'ai horreur du contact de sa bouche. Il est là, derrière moi, tout près. Vas-tu t'en aller à la fin ou je crie! Voilà ce que je devrais dire, mais, comme toujours, je me tais, j'encaisse.

Il s'approche de mon cou, je le repousse.

– Laisse-moi!

– Qu'est-ce qu'il y a? Tu ne te sens pas bien? Le bébé...

– Le bébé va bien. Va-t'en! Tu vas être en retard.

Il m'embrasse sur l'oreille. J'essuie sa salive. Dégueulasse! Toujours cette obsession. Cette volonté de laisser une part de lui sur

moi. D'apposer son sceau. Comme si j'étais son jouet, sa chose. Sur l'oreille, dans la bouche, au cul. À quoi bon me préserver? Il me viole de toutes parts et voilà que je l'ai laissé pousser son narcissisme jusqu'au bout. Bientôt, je donnerai naissance à son fils, sa poupée, son protégé, le prolongement de lui-même. Ce qui me forcera à toujours être sa captive, à lui être soumise, à garder un lien, où que j'aille, avec lui. J'aurai beau ne plus être sa femme un jour, sa pute; je serai toujours la mère. Pute ou mère, on n'est jamais que ça. Moi, je n'étais pas destinée à ça. On a tout fait pour que je ne le devienne pas. Ma mère s'est toujours montrée comme l'exemple même de la femme de carrière accomplie, déterminée. Toujours indépendante, jamais en dessous.

Maman n'arrivait pas à comprendre le fait que sa propre mère ne se soit jamais opposée à son crétin de mari. Ce moins que rien... Encore moins compris que sa mère l'ait frappée, giflée, qu'elle lui ait reproché de l'avoir défendue, d'avoir empêché qu'il ne la touche, qu'il ne la frappe. Comme si le fait de n'avoir jamais été aimée par lui, de ne pas être satisfaite, faisait en sorte que son plaisir n'était plus que dans les coups qu'il lui assénait. Chaque violence, chaque douleur devenaient presque essentielles; c'était les seuls contacts entre elle et lui, les seules fois où il daignait la toucher. Une fois, giflée par sa mère, maman est partie. Elle a refusé de la revoir, de les revoir (ses yeux alors se tournaient vers moi, pleins de larmes). « J'ai refusé que tu les voies, ne serait-ce qu'une fois, de peur qu'ils te contaminent », me disait-elle.

« Ne sois jamais une esclave, concubine, pute. ».

~~Oh! Maman, comme je t'ai déçue.~~

Martha relit encore une fois ces mots. « Esclave, concubine, pute. » Ces mots si forts, si durs qu'elle en est bouleversée. Ils sont d'autant plus bouleversants que cette phrase, barrée d'un trait par son fils, mais toujours lisible, les suit. « Oh! Maman, comme je t'ai déçue. » Cette correction ressort, plus que toutes les autres, du brouillon.

Elle pose doucement le cahier sur le lit. Son lit. Celui de Jacques. Elle s'y laisse tomber elle-même, cache son visage de ses mains pour cacher ses larmes, étouffer son cri. Mais les décibels s'échappent quand même.

Un sens. Y a-t-il un sens? Non, il n'y en a pas. Il ne peut y avoir de sens. Est-ce normal, est-ce naturel, qu'un fils, sain comme le sien, son

fils, Jacques, écrive une chose comme celle-ci? Si crue, si violente? Non! Martha ne comprend plus rien. Toute la logique contenue dans ce monde n'est plus, depuis la mort de Jacques. Qu'en tirer? Que comprendre? Oh! Jacques. Pourquoi avoir fait ça? Pourquoi avoir abandonné? Pourquoi ne pas le lui avoir dit? Elle aurait compris, aurait essayé. Et comment comprendre le texte qui est là, maintenant, devant elle? Comment l'interpréter? Pure fabulation, ou est-ce vraiment signifiant? Appel à l'aide ou fantaisie de la part d'un jeune homme jouant à l'écrivain? Où sont les réponses?

Martha est en colère. Elle se roule sur le lit, crie, pleure, cogne sur les bords. Elle est en pleine crise de nerfs quand Rémond la trouve.

Il la prend par les épaules, la secoue. Elle revient à elle, s'excuse, demande pardon. Elle lui demande « Pourquoi? », et il ne sait quoi répondre. Leurs deux paires d'yeux se fixent. Ils peuvent voir leurs airs malades se refléter dans le regard de l'autre. Puis tout devient flou. Des larmes, encore des larmes. Fatigués de pleurer, ils ne peuvent néanmoins faire autrement. Ils s'embrassent dans un élan, pour étouffer leurs sanglots. Dans quel mauvais roman sont-ils? Il se couche, lui aussi, derrière elle, l'enveloppe de ses bras. Le dos contre sa poitrine, elle ferme les yeux, sent son haleine sur son cou. Elle est comme l'héroïne, qui sent l'odeur de l'après-rasage. « Pute ou mère, on n'est jamais que ça. » Ces mots résonnent dans sa tête. Ces mots. Les mots de Jacques, qui lui parlent, l'interpellent. Cette histoire lui est-elle adressée? Jacques pensait-il à elle en écrivant ces choses? Rémond lui dit que non, il tente de la calmer, de la rassurer. Il lui dit de ne plus y penser, de faire le vide. Martha, elle, n'a jamais été pute, toujours été mère. « La plus belle et la meilleure au monde ». Avait-il menti? Aurait-il préféré qu'elle soit pute au lieu de mère? Non! Ce n'est pas d'elle dont il parlait, mais de lui! Sinon, pourquoi l'avoir écrit : « Oh! Maman, comme je t'ai déçue. » Mais non, il ne l'avait pas déçue! Jamais, au contraire! Il le savait, s'était ravisé, avait barré la phrase. Quel mal de tête! Rémond a-t-il raison?

Pourquoi réfléchir? À quoi bon s'entêter à comprendre l'insoutenable, l'insondable? Elle aura beau relire et relire, rien n'y fera! De nouvelles hypothèses s'enchaîneront, les unes à la suite des autres, et jamais elle ne saura la vérité.

Mais demain, c'est décidé. Elle quittera Rémond.

Portrait d'hiver

Audrey Eve Langevin

Le froid régnait sur la pointe de tes seins.

L'hiver, qui autrefois te semblait moins difficile, était devenu un chaos total, un enfer sans bornes. Tu étais maintenant accompagnée d'un petit bout de vie, d'une prolongation de ton corps poussé par l'impulsivité; un enfant fragile dormait à poings fermés dans ce carrosse d'occasion que tu te démenais à pousser tous les jours parmi les étendues d'eau blanches et gelées qui polissaient le sol. Le craquement du plancher urbain couvert de neige et des roues glissantes te donnait presque la nausée. Seule tu étais, terriblement seule, comme jamais auparavant.

Ton petit corps amaigri faisait morte allure sur cette toile givrée, alors que tu montais la rue trop étroite et trop brune pour revenir à ton appartement dans l'ouest de la ville. Frisant l'insalubrité, c'était un espace jaunâtre que tu devais partager avec une autre mère, qui contrairement à toi ne possédait aucune explication rationnelle quant à la folie qui l'habitait. Hystérique, sa voix puissante, stridente te poussait à bout, chaque fois que tu mettais les pieds hors de ta chambre, celle-ci s'acharnait sur ton cas, t'accusait d'être de trop dans la jaunisse du décor. Et puis il y avait son enfant, gros, dégueulasse, qui pleurait pour rien, toujours pour rien.

Quelques mois plus tôt, ronde de tes neuf mois de grossesse, tes courbes égayaient l'automne et te semblaient rendre l'annonce de l'hiver plus supportable. Tu ne mangeais désormais plus et tu te demandais pourquoi, ciel pourquoi, dans cette période de ta vie, on te laissait seule. On agissait égoïstement à ton égard et on semblait vouloir te punir d'avoir accepté la vie en toi. Tes parents se penchaient sur ton bambin comme ils priaient Jésus avant d'aller dormir. C'était un ange qui passait dans leur vie. Alors que toi, qui avais tant besoin de

leur aide, ils semblaient te châtier de les avoir ainsi trompés, d'être devenue mère trop tôt en oubliant presque qu'ils étaient trop jeunes pour devenir grands-parents. Mais tu étais orgueilleuse; pas question que tu leur demandes quoi que ce soit.

Jamais tu ne démontrerais une faiblesse, le moindre signe de tristesse. Il t'était parfois arrivé de pleurer, mais jamais devant les autres. Tes larmes n'auraient duré qu'un instant, celui où tu t'étais retrouvée quelques mois auparavant, sur ton petit lit simple, à faire le choix le plus difficile de ta vie, celui qui allait hypothéquer ton avenir de rêves et de paysages lointains, celui où le mot *adulte* était arrivé en même temps que le mot *enfant*.

Noël approche et t'offrira tout ce qu'il te faut pour ton bébé, pour qu'il survive, pour qu'il ne se rende pas compte de ta misère. Noël approche et t'offrira assez pour tenir bon jusqu'au prochain chèque. Assez pour recevoir ce que tu ne peux pas donner. Ton visage, souriant malgré tout, paraît triste et résigné.

En arrivant au bout de la pente raide, devant ton appartement, tu reviens dans ta réalité navrante. Nageant entre les jouets éparpillés, tu tentes d'atteindre ta chambre puis tu t'assois, longuement. Et si, l'espace d'un instant, toute cette mise en scène n'était qu'un déluge psychologique? Si par hasard, tu t'étais tout simplement endormie et faisais face au plus long rêve de ta vie?

Les pleurs de ton bébé te rappellent à la réalité. Doucement tu lui offres ton sein gauche, encore froid et douloureux.

C'est Noël.

La bouteille et la mer

Perrine Leblan

Il avait toujours eu l'impression de ne pouvoir parler que comme on lance une bouteille à la mer.

Alors, parce qu'il avait le goût de la métaphore autant que du littoral, après bien des années dénuées de communication, il s'était mis à envoyer sur les flots des embarcations de verre et de sens. Tous les soirs, à marée descendante, quand celle-ci remportait au loin la mer avec elle, il se trouvait là, les pieds plantés entre l'ocre du sable et le sel du grand large, à accomplir les mêmes gestes. Scruter l'horizon auquel il allait confier sa bouteille, se pencher doucement vers la surface clapotante en tenant le récipient du bout des doigts, et puis, enfin, le laisser aller avec la délicatesse attentive de celui qui manipule un petit animal fragile.

Depuis qu'il avait instauré ce rituel, il ne cherchait plus à s'adresser à des gens; à la place il écrivait, à personne. Dans ce geste concret, il lui semblait se débarrasser de la superficialité qui étouffait, dans des échanges inaboutis, toutes ses relations aux autres. Son geste était une finalité en soi, à moins que la finalité ne se fût déjà trouvée au moment où la plume de son stylo achevait d'effleurer le papier.

C'était la perspective de ces mots, maladroitement mais affectueusement griffonnés entre deux tartines de confiture, ponctués de gorgées de café, qui lui permettait parfois d'esquisser un sourire lorsqu'il se pliait à l'appel autoritaire de son réveil. Il ne s'agissait cependant pas vraiment pour lui d'un plaisir littéraire. Il ne couvrait pas des pages d'encre par amour des phrases, mais simplement parce qu'il ne connaissait pas d'autre moyen de s'exprimer qui échappe à l'obstacle de la compréhension à atteindre.

Il se découvrait d'ailleurs lui-même au fil de ses bouteilles, et souvent il songeait qu'elles en savaient sans doute plus que lui à son propre sujet. Lui se contentait de jeter les mots et de les sceller d'un bouchon de liège protégé d'un anneau de cire, avant de les abandonner à l'infini néant de l'inconnu.

Il lui arrivait parfois d'imaginer ce que ses pages pouvaient bien devenir après qu'il s'en était défait, de se représenter quelqu'un qui en trouverait une, quelqu'un qui tenterait en retour de se faire une image de lui, à travers ses lignes. Mais il ne fantasmait jamais bien longtemps sur le destin hasardeux et les échouements possibles de ses messages. Il n'offrait pas des bouteilles à la mer en guise d'appel à l'aide ou de cri de détresse; il avait renoncé à être écouté déjà bien avant de commencer à les envoyer au gré des courants.

Il avait choisi sa plage de lancement avec soin. Jeter une bouteille à la mer est un acte profondément intime, d'autant plus lorsque celle-ci contient l'essentiel de l'intériorité d'une personne. C'est une affaire qui doit rester entre l'embouteilleur, les mouettes et les embruns. Il n'avait pas choisi sa plage pour son esthétique, mais pour sa discrétion déserte, à tout moment et en tout temps de l'année.

Il pouvait arriver qu'un promeneur égaré échoue sur son bout de bord de mer, cependant il arrivait presque toujours à se dérober aux regards au moment du lâcher. Les fois exceptionnelles où il échouait à son tour, il ne faisait jamais que s'attirer des coups d'œil curieux qui ne menaçaient pas pour autant sa routine.

Cependant, il avait récemment commencé à éprouver la désagréable sensation d'être épié. Pas par une paire d'yeux errant dans leur contemplation marine, mais plutôt par deux pupilles scrutatrices qui décortiquaient chacun de ses mouvements. Il essaya de surprendre du coin de l'œil la personne à qui appartenait ce regard intrusif, mais il ne parvint pas tout de suite à localiser sa présence. L'intensité de l'observation s'accroissait de jour en jour, et il finit par déceler dans son champ de vision une silhouette qui s'affirmait petit à petit, tandis qu'elle se rapprochait chaque fois à pas infimes, comme on apprivoise une bête farouche.

Et puis un soir, alors que l'importun – une importune, en fait – avait renoncé depuis longtemps à détourner le regard lorsque le sien lui reprochait sa présence, un soir donc, finalement, l'importune établit un contact sonore. Elle lui demanda s'il avait d'autres rituels établis après sa jetée de bouteille. *Sa jetée de bouteille,* ce fut exactement l'expression qu'elle employa. Il ne répondit pas, évidemment, et le soir suivant, elle poursuivit comme s'il se fût agi d'une phrase ininter-

rompue, *… parce que sinon, je sais pas moi, on pourrait aller dîner par exemple.* Il lui accorda un froncement de sourcils surpris, mais ne répliqua pas davantage, persuadé qu'elle se lasserait à la longue. Il n'y avait de toute façon plus beaucoup de distance à franchir entre eux et elle ne pourrait donc pas poursuivre éternellement sa manœuvre d'approche.

Mais elle semblait aussi ancrée que lui dans cette routine et reparaissait chaque jour sans faillir, s'attardant même toujours sur la plage après son départ. Il l'ignora tant qu'il pouvait, toutefois l'indifférence aussi a ses limites, et elle les dépassa rapidement pour s'installer comme un morceau d'habitude dans sa soirée. Il ne lui manifestait pas davantage d'attention, mais il était perceptible qu'il s'accoutumait à sa compagnie, devenue élément de son décor.

Elle passa plusieurs semaines à se taire avec lui, avant de finalement tenter à nouveau un dialogue. *Je comprendrais si votre mère vous a bien éduqué et que vous ne parlez pas aux inconnus…* Et, comme la fois précédente, elle attendit le lendemain pour achever son idée. *… mais on est pas mal comme des connaissances maintenant, vous trouvez pas?* Il ne trouvait pas. Ils ne se connaissaient pas, ils se côtoyaient face à la mer, avec une certaine familiarité tout au plus.

Elle laissa s'écouler les marées avant de se relancer. *Moi, je vous connais bien, en tout cas.* Elle disparut une journée et il se trouva pris d'une angoisse étrange lors de ce tout premier manquement, comme une inquiétude de ne pas la revoir. Elle revint cependant le jour suivant, avec un sourire qui demandait rhétoriquement si elle lui avait manqué. Et elle décréta : *dîner, demain soir, neuf heures,* en lui glissant un bout de papier pourvu d'une adresse.

Le lendemain elle n'était pas là et il ne regarda pas le papier. Le jour d'après non plus. Ni aucun jour de la semaine suivante. Ce ne fut en fait que bien des bouteilles plus tard, alors que le trou qu'elle avait laissé dans le paysage avait pris des proportions irrespirables, qu'il pressa enfin la sonnette, une bouteille de vin vide à la main. Elle lui ouvrit et il la lui indiqua en guise d'excuse, ce qui sembla lui suffire puisqu'elle s'effaça pour le laisser entrer.

Il fit quelques pas mal assurés à l'intérieur alors qu'elle refermait la porte derrière lui et l'observait s'avancer. Il lui jeta un coup d'œil en

quête de confirmation, puis se décida enfin à se risquer jusque dans le salon. Il lui fallut une bonne poignée de secondes pour prendre conscience de ce qu'il avait sous les yeux. Les quatre murs de la pièce disparaissaient intégralement, du plancher au plafond, d'un coin à un autre, derrière des rangées d'étagères. Et ces étagères étaient recouvertes de centaines et de centaines de centaines de petites bouteilles à la mer, alignées côte à côte, toutes parfaitement identiques, toutes dépositaires de son écriture.

Je vous avais dit que je vous connaissais bien.

Délirium

Feuilleton

Alexandre Roy

II - DES NŒUDS À RETORDRE

Mauvaise journée pour Robin Gradunez… Après vingt ans de bons et loyaux services envers la compagnie Corde et fils, il espérait vivement être promu au poste de délégué à la production de filets. Hélas, cette requête vient tout juste de lui être refusée par son patron. Le voilà donc, maugréant, à son éternel poste de préposé à la production de cordes…

Il n'avait pas le droit. Mon patron… il n'avait pas le droit! Ma requête était éloquente. Il est vrai que je ne portais pas de cravate, mais j'avais mis une chemise, tout de même! De toute façon, une cravate aurait assurément passé pour un affront à l'autorité du PDG de Cordes et Fils. J'avais tout finement calculé. Il… n'avait… PAS LE DROIT!

Je ne peux m'empêcher de faire défiler en boucle, dans ma tête, cet entretien désastreux. Mes mains aliénées, pendant ce temps, démêlent mécaniquement les nœuds qui se forment irrégulièrement devant moi, tout au long de cette déprimante matinée. Je sens comme une boule m'obstruer la gorge. Un cancer? J'écoutais justement un reportage sur le cancer la semaine dernière. Cette coïncidence me perturbe sérieusement. Je vois mon médecin, très bientôt, pour un examen de routine. Je serai alors fixé.

Sinon, rien de notable ce matin… Ou plutôt si. Quelque chose que je n'arrive pas à cerner pour l'instant. Pourtant, c'est indéniablement là. Je reconnais l'inquiétante étrangeté, telle que l'a décrite ce grand philosophe dont le nom m'échappe… Darwin!

Je désamorce des nœuds, mais cette tâche répétitive semble s'alourdir inexplicablement. Or, voilà que je comprends. La matinée

s'achève et j'ai défait plus d'une quinzaine de nœuds dans la dernière heure, autant qu'en une journée particulièrement occupée. J'ai les doigts endoloris par tant d'efforts. Il y a de la fibre de verre coincée sous mes ongles.

Dix-sept heures. Une sonnerie stridente annonce la fin du quart de travail. Toute la journée, les nœuds se sont manifestés à une fréquence anormalement élevée. Ça, c'est assurément le destin qui me nargue, me mettant mon échec d'aujourd'hui direct sous le nez. Mon échec puant sous mon pauvre nez. Je suis furieux! Vraiment furieux! Je quitte l'usine, saturé de furie, sans saluer mon patron contre qui je suis furieux! Dehors, le ciel me nargue à son tour. Il tombe des cordes. Pire : il grêle. Naturellement, le bulletin météo, que je m'engage à boycotter désormais, n'avait rien annoncé de tel. Du coup, je n'ai prévu aucune protection. Il semble que je sois né pour souffrir. Soit, je souffrirai, puisque telle est ma vocation.

« Mot de passe », exige une voix que j'exècre particulièrement aujourd'hui. « Theraphosa blondi ad nauseam », dis-je entre mes dents serrées. La lumière verdit, m'autorise à franchir la rue Maurier. J'attrape mon autobus l'instant d'après. « Mot de passe », me demande-t-on. « Gratin de guêpes », dis-je pour entrer, et j'entre.

D'une oreille distraite, je discerne les conversations des passagers… Une grosse dame parle plus fort que les autres, s'adressant à ce qui doit être son gros mari. Sa voix perchée, aidée du martèlement des grêlons, agresse mes tympans. Et voilà la migraine qui m'assaille fatalement. Je m'intéresse néanmoins à la discussion qui a lieu…

– Après avoir brossé les enfants, nous irons prendre un gros bain!

– Tais-toi, chérie! répond le gros mari. Tu déranges tout le monde avec tes sottises.

Allons, je ne suis pas fou… Cette femme vient tout juste de m'adresser un signe. Personne ne dit : « prendre un gros bain », quelle que soit la taille de la baignoire ou la quantité d'eau qu'on y met. On dit plutôt : prendre un bain… ou à la limite : prendre un bon bain. Or, dans « gros bain », il est possible d'isoler la suite phonétique « Robin ».

Comme pour me donner raison, l'autobus quitte subitement la rue Maurier. J'ai tout juste le temps de lire, sur le panneau extérieur, le nom de l'avenue transversale : Robine. Or, cela ne m'a pas échappé :

dans *Robine,* il est possible d'isoler la suite graphique : Robin! J'observe les autres passagers. Personne ne semble porter attention à ce changement d'itinéraire. Il va de soi que JE suis visé par cela. Peu après, l'autobus tourne à gauche sur un boulevard voisin qui m'est étranger, parallèle à la rue Maurier. Ici, les édifices me paraissent plus imposants encore, plus invitants dans leur immensité. J'observe des commerces jamais vus aux noms évocateurs : *Ovipar-shop, L'Entrepôt du pot, La Bananerie… L'Entonnoir, Telas, L'Antre de Marie… Le Palais de la dent,* etc. Hélas, cette déviation salvatrice est de courte durée. Je retrouve bien vite la désespérante banalité de la rue Maurier. Mais cette banalité, plus que jamais, m'apparaît comme un ennemi à combattre. Un ennemi subtil et sournois qui, toutes ces années, a su tromper ma vigilance. C'est terminé! Je me retrouve ensuite sur le seuil de ma porte. J'entre chez moi, non sans une certaine appréhension que j'attribue à l'étrangeté qui m'entoure aujourd'hui.

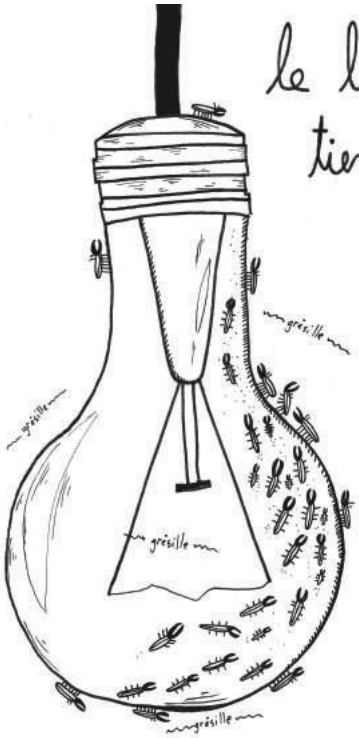
Mon pressentiment s'avère rapidement justifié… Je suis à peine entré que déjà, tout m'apparaît altéré. Bien vite, je détermine la source de mon impression. Le silence… Habituellement, la maison grouille de vie lorsque j'arrive : les enfants qui hurlent des gros mots, Marie qui leur crie dessus pour qu'ils soignent leur langue, Nonos qui s'élance sur moi en jappant comme un enragé…

– Bonjour mes chéris! lancé-je, comme je le fais d'habitude.

Pas de réponse… J'entends plutôt de vagues murmures provenant du salon. Si ma famille est là, pourquoi ne m'a-t-on pas au moins répondu? J'ai pourtant parlé assez fort, impossible qu'on ne m'ait pas entendu. Je marche sur la pointe des pieds. Comme j'ai les pieds particulièrement pointus, ma démarche creuse de petites entailles dans le bois du plancher. Il faut comprendre que je me déplace rarement ainsi. D'une main tremblante, j'entrouvre la porte qui mène au salon…

le buzz vu à l'envers
tient par la peur

Émile Dupré

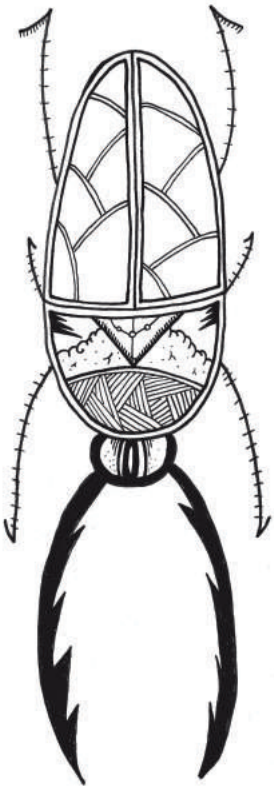


comme une ampoule
pas trop ouattée

On entend

les insectes insérures
s'entredévorant la carapace
plus par habitude

que par ennui



ç' quand même
pas leur faute
si on a bouché
tous les trous
sans autre choix
ils mastiquent
le mastic
Pour trouver une sortie

les yeux secs

il ne leur reste que
le bruit régulier de la lumière
au bout d'une corde
pour passer le temps
pour crever le toit
pour cesser de tourner

Symphonie de ruelle

Tessa Morin Cabana

On m'a volé la nuit.

Une porte claque. Onde de choc. Chaque porte qui claque ébranle mon refuge. Et les cadres. De l'autre côté du mur, des voix se font entendre dans un crescendo inquiétant. N'en parviennent à mes oreilles que les rythmes d'une colère hystérique. Des cris sans histoire. La porte claque encore. On parle dans le couloir. De l'autre côté du mur, on tousse, on râle, on pleure. La ruelle s'agite. Les chats miaulent, hurlent, s'égorgent. Les escaliers, ceux de l'extérieur, ajoutent leur touche métallique à cette symphonie nocturne, chaque fois qu'on les emprunte. La porte claque. Les injures fusent. Un chien grogne, jappe. On frappe accidentellement contre le mur mitoyen. On marche, quelque part, partout. Nouvelles menaces sans épicentre, sons de bagarre. Une fois de plus, quelqu'un joue des escaliers. Trois heures du matin. Les voisins d'en bas jugent qu'il est l'heure d'aller gueuler leur bonne humeur ivre. Un jeune enfant hurle, pleure et hurle encore. J'ai peur de devenir bientôt le témoin auditif d'un bébé secoué. En tout cas, je pense que c'est un bébé. Parfois, les matous ont des cris d'agonie semblables. La porte claque. La chicane de ménage reprend. *La voisine, c't'une folle.* Les voitures roulent, sans fin. Le robinet laisse tomber une goutte. Une autre. Puis une autre. Puis une autre. La porte claque. Les escaliers résonnent. Les murs tremblent. Les tons montent. Les chats s'entretuent. Dehors, à côté, en bas, partout, le chaos vient troubler la quiétude d'un sommeil instable. Les bruits naissent de l'obscurité, aléatoires. Ils ne sont que décibels inquiétants dont mon imagination se sert pour me faire craquer. Je me lève. Je ferme la fenêtre. Je les entends encore. Une musique s'élève. Trop. Les basses font vibrer le plancher. Je ne suis pas assez audacieuse pour répliquer. Avec un opéra de Wagner, par exemple. Je suppose que ça enragerait les goûts *gangsta* des voisins; la poésie de leur musique ne s'entend

qu'une fois sourd. Je les juge. Pas assez brave non plus pour descendre leur dire de se taire. Une ombre passe devant la porte qui mène à la sortie de secours. Je suis convaincue que mon autre voisin *deale* de la drogue. Son gros chien gras jappe.

Taisez-vous donc.

Je suis crispée. Je n'arrive pas à trouver le sommeil. Quand je le trouve, je ne le trouve qu'à moitié. Je dors juste assez pour que les hallucinations de mes rêves prennent place dans un décor réel. Histoire de me faire paniquer, un peu. Je voudrais un peu plus de silence, afin d'entendre ce que la nuit a à raconter, avec seulement la mélodie du vent et des criquets et de la pluie martelant le toit. Il n'y a pas de répit. La ville est hostile, le quartier montre les dents.

Je veux juste un peu de silence, la nuit, pour digérer la sur-stimulation des journées urbaines.

Bientôt, une lumière blafarde me réveillera dans une atmosphère suffocante, résultat de la fenêtre fermée, futile barricade. Tout à l'heure, les voitures se succéderont, encore plus nombreuses que la veille. Les portes claqueront. Les enfants pleureront. Il y aura des gens partout, coexistant dans une considération minimale pour l'autre. Tentative de préserver sa propre paix. Il y aura le chaos des rues. Le service de métro sera ralenti au moment où je serai déjà un peu en retard et que les wagons seront pleins. On voudra me vendre des affaires, un abonnement, un journal, une conscience. On me demandera de l'argent, la larme à l'œil, et on m'insultera quand je continuerai mon chemin. Je serai acerbe et impatiente, à la limite du cynisme et de l'amertume. Parce qu'on m'aura volé ma nuit. Alors je m'injecterai de la musique dans les tympans pour devenir maître de la réalité que je souhaite rencontrer.

Tranquillement, mon oreille s'habituera au chaos comme mes yeux se feront à la petite misère. Mais en attendant, ô bonheur, la cacophonie nocturne dort, elle s'est couchée tard hier. Je peux prendre mon café dans l'absolu silence des dimanches matin blêmes.

Je suis tannée d'avoir mal au ventre

Roxane Desjardins

tu es
depuis trop longtemps
à l'intérieur
de ton corps

NON le goût de mon sang
ne me dérange pas
tous les anthropophages savent se tenir à table
faque
je refuse
le handicap.

ce qui déteint déteint
notamment
l'énergie du désespoir
dans mes trompes de fallope

Cinéma

Philippe G. Veillette

cinéma si nos yeux se fixaient pris dans une
faim d'animal instable et régulière c'est
une fumée de cigarette irrécupérable l'élan se
brise se colle aux vitres sans idée de ceux
regardant la même image sans idée
ailleurs et là exil en rétine puis le
technicien montre avec plus d'absence que
l'on peut voir la sortie de secours il s'agit peut-être
remplis de détours de se traquer de jours frileux
et puis si tout ça allait
de futur
en rumeur de langage
pour
notre défense

Suite pour habiter

Philippe G. Veillette

bancs de lumière
qui à l'idée des points de
suspension forgent le silence
dans le désert de l'odéon

et pessoa réfléchi par
tous les carreaux des vitres
d’une place en étoile bonne
à fumer des cigarettes

on a peut-être fait le tour de nos accroires
on cherchera des sols à chablir droits au corps
dans l'inconfort des funambules
les matraqués de raisons de vivre

Il n’y aura pas d’autre appel

Raphaëlle Beauregard

tous les fleuves brûlent

nous mirons leur feu comme le dernier poème possible
l’inachèvement inévitable
habitant un peu plus nos corps glissant seuls

sur les rives de ce qui n’est plus

notre pays

les remous ne se tairont pas
la lumière a froid
elle grandit dans notre blessure

il y a sur mon front toutes les fièvres du monde
mais il n'y a de vrai que tes meurtrissures
et les absences sourdes

amères de tout ce qui se boit

il aurait fallu abattre ça avant
avorter anesthésier les consciences

mais il a toujours été question de nous
noués à l'époque des marches lourdes
dans les draps de ce que tu as toujours su

que les phares
comme les cartes
sont brouillés

il y avait mes oiseaux pour pleurer au fond là-bas

Smog

Félix Durand

Ma rengaine
de carte
postale coagule
en cauchemars
idylliques sous les
gyrophares insomniaques.

Le besoin de
se tuer (pour rejoindre
Nelligan) rampe
dans les égouts
de mes idées
en jachère.
Le coup
est parti comme
un chevreuil
qui tombe.